

« Faufilé parmi les riches et les gens de lettres » : écriture de soi et état social dans les Confessions

Catherine Doroszczuk
Première supérieure, Lycée Henri IV

La neuvième promenade des Rêveries, qui tourne autour du douloureux problème de l'abandon des enfants, évoque dans une anecdote le malaise social de Rousseau, assistant au château de la Chevrette à une distribution de pains d'épice par des aristocrates à des manants, distribution qui tourne mal, la foule se précipitant et s'estropiant pour en avoir. L'anecdote est introduite par une phrase qui nomme ce malaise, en désignant la place inconfortable de celui qui s'est toujours senti « faufile parmi les riches et les gens de lettres ».

Le programme des ENS invite à penser le texte des Confessions en regard de textes poétiques, mettant le doigt sur une différence problématique, évoquée notamment par D. Combe¹, celle qui séparerait sujet lyrique et sujet autobiographique. Revenus de la théorie romantique d'une *sincérité* du poète, nous avons tendance à penser le sujet lyrique comme *construction de soi* dans et par la poésie, et nous l'opposons un peu rapidement au moi autobiographique, qui renverrait lui au sujet référentiel, et reposerait sur une sorte de trinité théorique entre auteur, narrateur et personnage. C'est ce qui permet notamment de prendre à revers le champion de la vérité, et de l'accuser d'affabulation. Il paraît pourtant plus pertinent de considérer que le sujet autobiographique est lui-même une création du poète, dans le cas de Rousseau une sorte de statue de Glaucus échappant aux déformations infligées à son être par les regards et les propos d'autrui².

Parmi les formes - que l'on pourrait considérer comme des mythobiographèmes-, les plus importantes données à ce *sujet autobiographique* dans les six premiers livres des Confessions, il y a celle du citoyen, homme du peuple, et étranger, forme fondamentale pour le genre lui-même de l'autobiographie tel que nous, modernes, nous le considérons, puisque c'est ce statut qui distinguera cette œuvre des Mémoires. Il y a bien, de ce point de vue, une *portée politique* essentielle au texte de Rousseau : les Confessions sont sans doute avant tout les Mémoires d'un homme que Rousseau finira par définir comme « sans état », et présentent de ce fait une image totalement novatrice de soi, figure non seulement centrée sur la vie intérieure, mais aussi profondément étrangère aux valeurs en place dans la société d'Ancien Régime qui constitue son lectorat.

L'autobiographie d'un homme du peuple ?

¹ Dominique Combe « La référence dédoublée, le sujet lyrique entre fiction et autobiographie », Figures du sujet lyrique, PUF, 1996

² Rousseau, préface au second Discours où Rousseau dissocie homme naturel et homme de l'homme « semblable à la statue de Glaucus que le temps, la mer et les orages avaient tellement défigurée, qu'elle ressemblait moins à un dieu qu'à une bête féroce... » in OC, t III Pléiade Gallimard, 1964, p 122

Au livre X des Confessions³, Rousseau évoque la demande insistante que lui a faite son libraire Rey, « d'écrire les Mémoires de ma vie » et ajoute que, « quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort intéressants par les faits, (...) ils montreraient « un homme tel qu'il était en dedans ». L'épigraphe définitive, « Intus et in cute », est d'abord à lire comme le choix d'un sujet novateur, même si Rousseau le relie à l'entreprise de Montaigne, associé à l'idée que ce ne sont pas les « faits » ou les événements de sa vie qui sont essentiels ou remarquables, mais bien l'histoire d'une âme. On sait d'autre part que l'écriture des Confessions s'enracine dans les quatre lettres à M. de Malesherbes de janvier 1762, lettres dans lesquelles apparaît, dans la quatrième en particulier, alors même qu'il éprouve une grande estime pour le directeur de la Librairie, sa « violente aversion pour les états qui dominent les autres », elle s'y donne à lire de manière particulièrement violente : « je n'ai nulle peine à vous l'avouer, à vous né d'un sang illustre, fils du Chancelier de France, et premier président d'une cour souveraine (...) Je hais les grands, je hais leur état, leur dureté, leurs préjugés, leur petitesse, et tous leurs vices, et je les haïrais bien davantage si je les méprisais moins »⁴. La même violence se retrouve, en 1763, au moment de la condamnation de l'Emile, dans la lettre adressée à Christophe de Beaumont, « archevêque de Paris, duc de St Cloud, pair de France, commandeur de l'ordre du St Esprit, proviseur de Sorbonne... », qui s'ouvre par cette entrée en matière inoubliable : « Pourquoi faut-il, Monseigneur, que j'aie quelque chose à vous dire ? Quelle langue commune pouvons-nous parler, comment pouvons-nous nous entendre, et qu'y a-t-il entre vous et moi ? »⁵, et où l'on retrouve, dans les fragments de la lettre, le même clivage social, cette fois dénoncé avec une ironie féroce, que la lettre à M. de Malesherbes laissait apparaître : « Qu'importe que ma vie et ma liberté soient compromises, je ne suis qu'un homme du peuple, m'est-il permis d'avoir un honneur à défendre, mais vous, vous êtes un homme constitué en dignité dont l'état, les droits, les prérogatives sont d'être injuste impunément, et qui ne peut jamais avoir tort avec les faibles. »⁶

Les Confessions sont bien, comme le dit J.M. Goulemot, l'œuvre d'un « bâtard social et culturel »⁷, et Rousseau s'y présente comme doublement étranger, au pays et à ses institutions politiques d'une part, aux filières culturelles traditionnellement admises de l'autre. L'ouverture de l'autobiographie, « Je suis né à Genève en 1712 », la généalogie restreinte aux parents, l'insistance sur la pauvreté du père⁸ vont dans ce sens, de même que la fermeture du livre I, où Rousseau réaffirme douloureusement son état de « chétif apprenti », enfant de Saint-Gervais⁹, probablement séparé de son cousin Bernard pour infériorité sociale, et où l'on peut lire les accents d'une certaine fierté plébéienne. Le discours sur l'état est pourtant toujours double. A la fin du livre I, le narrateur vante « l'état tranquille et obscur d'un bon artisan », et rêve à la vie qu'il n'a pas eue : « j'aurais aimé mon état, je l'aurais honoré peut-être, et après avoir passé une vie obscure et simple, mais égale et douce, je serais mort paisiblement dans le sein des miens »¹⁰. La nostalgie est celle d'une existence

³ Ed de J. Voisine, Garnier 2011, p 608

⁴ Lettres à M. de Malesherbes, 4^{ème} lettre, 28 janvier 1762, Pléiade, éd. cit. t I, p 1145

⁵ Lettre à Christophe de Beaumont, OC, Pléiade, t IV, p 927

⁶ *Ibidem*, p 1015

⁷ J.M. Goulemot « Les Confessions, : une autobiographie d'écrivain » Littérature n°33, 1979, p 59

⁸ Confessions, éd cit, p. 5

⁹ *Ibidem*, p. 45

¹⁰ *Ibidem*, p. 47

sociale, civique, familiale, perdue au moment où les portes de Genève se ferment sur celui qui va faire la première épreuve de l'étrangeté. Cette rêverie élégiaque accompagne une veine accusatrice, dans la lignée de la lettre à M. de Malesherbes, qui tire de l'oubli les humbles figures qui lui ont rendu service, comme l'aubergiste Perrotet, au livre IV, qui aide le musicien en herbe à Lausanne et tâche de lui procurer quelques élèves : « Parmi le peuple (...) souligne Rousseau, les sentiments de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés ils sont étouffés absolument, et sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle »¹¹. Mais cet ethos d'homme du peuple est doublé dans les Confessions, d'un sentiment de marginalisation, qui touche aussi cet état. Dès le livre II, Rousseau rappelle qu'il était né dans une famille « que ses mœurs distinguaient du peuple »¹², et le roman familial, l'exclusion du frère, font de Jean-Jacques un étrange enfant de St Gervais, perdu entre les romans de sa mère et les Vies de Plutarque de son père horloger, statut qui ne se démentira pas dans la jeunesse relatée : il souffre d'être traité en laquais chez Mme de Vercellis au livre II, se plaît à commenter les ambiguïtés de son état chez le comte de Gouvion au livre III, tout à la fois domestique, sans être traité comme tel (même s'il sert à table), élève le matin de l'abbé de Gouvion qui tente de le former, bref « en même temps au-dessus et au-dessous de /son/ état »¹³. Ses goûts de jeune séducteur le poussent aussi, dit-il, à dédaigner « des couturières, des filles de chambre » au profit « de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté »¹⁴ représentant un jeune homme qui aime au-dessus de son état. Contradictions qui désignent en creux les blessures, la souffrance de celui qui affronte l'inégalité sociale, mais n'enlèvent en rien une certaine rudesse du ton des Confessions, associée très clairement dans la préface du manuscrit de Neuchâtel à l'égalité des âmes, qui remet profondément en cause la hiérarchie sociale : « les âmes ne sont, y affirme Rousseau, plus ou moins illustres que selon qu'elles ont des sentiments plus ou moins grands et nobles, des idées plus ou moins vives et nombreuses. Les faits ne sont ici que des causes occasionnelles. Dans quelque obscurité que j'aie pu vivre, si j'ai pensé plus et mieux que les rois, l'histoire de mon âme est plus intéressante que celle des leurs. »¹⁵ Le privilège accordé à la vie intérieure est très clairement associé au statut social de l'autobiographe, il a un sens politique pour Rousseau, le narrateur revendiquant le statut d'étranger que les vers des Tristes d'Ovide souligneront en épigraphe aux Dialogues – mais il était déjà l'épigraphe du Premier Discours : « Barbarus his ego sum quia non intelligor illis », à ceci près que Rousseau ne joue pas comme Ovide avec une posture de soi disant « barbare », exilé à la manière d'un Du Bellay, il revendique cette voix nouvelle du « paysan du Danube », qui dérange et interroge l'ordre en place.

Le « sans état » et ses figurations

La préface au manuscrit de Neuchâtel finit par donner à l'autobiographe non pas tant le statut d'un homme du peuple, que celui d'un « sans état », désignant cette position unique qui voudrait que « sans avoir aucun état moi-même, dit Rousseau, j'ai connu tous les états ; j'ai vécu

¹¹ *Ibidem*, p. 164

¹² *Ibidem*, p. 67

¹³ *Ibidem*, p. 105

¹⁴ *Ibidem*, p. 149

¹⁵ Préface au manuscrit de Neuchâtel, éd J. Voisine, p. 788

dans tous, depuis les plus bas jusqu'aux plus élevés, excepté le trône »¹⁶. Cette marginalité sociale essentielle est à l'origine non seulement du centrage des Mémoires sur la vie intérieure, mais aussi d'une représentation du bonheur fondamentalement contestataire, à laquelle il faudrait sans doute rendre une force qui ne saurait se confondre avec le charme un peu suranné de la pastorale. L'idylle de Thônes, au livre IV des Confessions, est le récit d'un « si beau jour » qu'à l'évidence il émeut encore le narrateur, alors même que rien ne s'est vraiment passé : la frugalité du dîner sans vin fait écho au baiser furtif sur la main de Mlle Galley, et à la chute très innocente des cerises sur le sein de la belle jeune fille. Ces bonheurs, je les ai goûtés « à si bon marché » souligne Rousseau¹⁷, qui réitère peu après : « Quel dîner ! quel souvenir plein de charmes ! Comment, pouvant à si peu de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité. »¹⁸ Cette insistance sur la frugalité associée au bonheur oppose l'épisode idyllique et pastoral, au luxe et au raffinement aristocratiques : le dîner avec les deux charmantes amies fait contrepoint au fameux dîner de Turin du livre III, dans lequel certes le laquais venge son honneur en montrant ses connaissances linguistiques, mais verse par mégarde en tremblant de l'eau sur Mlle de Breil, qui ne lui accorde qu'un intérêt très passager ; l'adorateur muet et maladroit se heurte une fois de plus aux barrières sociales. Le narrateur a manifestement conscience du décalage entre l'image du bonheur qu'il promet et l'attente plus libertine et enjouée de ses lecteurs, dont il prévoit le sourire ironique : « Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes » note le narrateur après l'idylle de Thônes¹⁹, mais c'est bien cette image d'un bonheur simple et frugal qui prévaut, et qui se retrouve bien sûr aux Charmettes, où, là encore, le texte insiste sur l'absence de propriété, la simplicité heureuse d'un café au lait partagé avec maman, les promenades communes qui doublent les lectures et la formation intellectuelle de l'autodidacte. Ces passages font un contraste fort avec tous les moments où le narrateur évoque son embarras en société : le tête-à-tête charmant avec Mme de Warens (« Elle est la seule personne avec qui je n'ai jamais senti cette sécheresse de conversation qui me fait un supplice du devoir de la soutenir. Nos tête-à-tête étaient moins des entretiens qu'un babil intarissable, qui pour finir avait besoin d'être interrompu »)²⁰ s'oppose à l'inaptitude sociale relevée non sans humour dès le premier livre (« S'il faut agir je ne sais que faire ; s'il faut parler je ne sais que dire ; si l'on me regarde, je suis décontenancé. Quand je me passionne, je sais trouver quelquefois ce que j'ai à dire ; mais dans les entretiens ordinaires, je ne trouve rien du tout ; ils me sont insupportables par cela seul que je suis obligé de parler. »)²¹ Les balourdises du « barbare » sont notamment avouées au livre III, où « le spirituel Rousseau » comme il se nomme, non sans ironie, laisse entendre à Mme de Luxembourg et surtout à ses invités qu'elle traite une maladie vénérienne ; le silence assourdissant qui accompagne sa saillie : « Tout le monde resta interdit ; il n'échappa ni le moindre mot ni le moindre sourire, et à l'instant d'après, la conversation prit un autre tour »²² met en évidence la difficulté éprouvée par l'écrivain à se faire une place dans les salons. Ces maladresses sont associées à une aversion pour

¹⁶ *Ibidem*, p. 788

¹⁷ Confessions livre IV, éd cit p 149

¹⁸ *Ibidem*, p. 152

¹⁹ *Ibidem*, p. 154

²⁰ Confessions, livre III, éd. cit., p. 117

²¹ Confessions livre I, éd cit., p. 39

²² *Ibidem*, p. 128

l'argent, qui va jusqu'à la pathologie : « aucun de mes goûts dominants ne consiste en choses qui s'achètent. Il ne me faut que des plaisirs purs, et l'argent les empoisonne tous »²³. Et le récit de mettre en évidence toutes les fois où il n'a pas pu acheter une friandise, se croyant systématiquement moqué par ceux qui le regardaient²⁴ ; partout, l'inaptitude sociale est affirmée, et le bonheur s'inscrit ailleurs que dans cette gêne, dans une série d'utopies où — Thônes, les Charmettes reprennent le lieu idyllique de Clarens — une communauté restreinte de belles âmes peut vivre en dehors des hiérarchies sociales, de leurs clivages, et des blessures qu'elles génèrent. Dans la neuvième Promenade, le narrateur, malheureux du spectacle des manants qui s'estropient pour attraper le pain d'épice que leur jettent « les riches », s'écarte de la scène, et recrée un scénario du don bien plus heureux, offrant à quelques petits savoyards quelques pommes vendues par une petite fille : la joie succède à la « malignité »²⁵. Ainsi le geste autobiographique est inséparable des débats philosophiques et politiques qui le sous-tendent ; la vie de Rousseau vient témoigner contre les mœurs frelatées d'une société où règnent le cynisme et la licence, la franche gaieté partagée dans le rire de Mme de Warens, ces « scènes folâtres » dont résonne tout le livre III, tranche avec le rire satirique de la société d'Ancien Régime. Le bonheur qui y est évoqué devient acte d'accusation lancé à une société malade.

²³ *Ibidem*, p. 39

²⁴ *Ibidem*, p. 39-40

²⁵ Rêveries, neuvième Promenade, éd. de la Pléiade, t I, p. 1093 : « En comparant cet amusement avec ceux que je venais de quitter je sentais avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains et des plaisirs naturels à ceux que fait naître l'opulence et qui ne sont guère que des plaisirs de moquerie et des goûts exclusifs engendrés par le mépris. »